

PRÉFACE

Si je comprends bien les auteurs de la présente publication, le but qu'ils se sont proposé est double. Avant tout, ils ont voulu prolonger et étendre le bien qu'a fait le ministère d'Horace Monod, ministère exceptionnellement fidèle et distingué, mais, à vues humaines, trop tôt interrompu. En même temps, ils ont cherché à faire connaître et aimer celui qu'ils pleurent, à donner à son image, telle qu'elle vit dans le souvenir de ses amis et de ses anciens paroissiens, des traits plus fermes et plus précis ; à fournir enfin à ceux qui ne l'ont pas connu, le moyen de se faire une idée approximativement exacte de son activité, de ses dons, de son caractère chrétien surtout. Tout en m'associant de cœur à la première de ces deux intentions, je ne puis rien faire, ou presque rien, pour contribuer

à ce qu'elle se réalise. Mais il me sera permis de m'associer à la seconde en apportant mon contingent de souvenirs, d'impressions et d'appréciations au sujet d'un collègue, d'un parent et d'un frère bien plus jeune que moi, mais dont je m'honore d'avoir toujours été l'ami.

A cet effet, quelques brèves indications biographiques seront ici à leur place.

I

Horace Monod, neuvième fils du pasteur du même nom, qui fut l'un des meilleurs et des plus féconds prédicateurs protestants français au dix-neuvième siècle, naquit à Marseille le 16 décembre 1861. Trois de ses frères ont été pasteurs, et des pasteurs de mérite : Adolphe à Carcassonne, Édouard à Marseille, Charles à Alger. Tous trois, hélas ! sont morts avant lui, encore dans la force de l'âge.

La foi et la piété d'Horace furent des plus précoces et sa vocation pastorale se

manifesta dès son enfance. Il fit au lycée de Marseille de brillantes études, qu'il eût désiré couronner par la licence ès lettres. Il y renonça par dévouement filial, en raison de la maladie (longue et mortelle) de son père, et dut, bien jeune encore, se créer des ressources au moyen d'un préceptorat. Il fut un très bon étudiant de la Faculté de Montauban, très estimé de ses professeurs comme de ses condisciples. Mais l'événement le plus marquant de cette période de sa vie, fut la suffragance dont on le chargea à Marseille au plus fort d'une épidémie cholérique (été 1884). J'ai sous les yeux des fragments étendus des lettres qu'il écrivit alors; elles sont absolument admirables de zèle, d'oubli de lui-même, de charité sans bornes pour les malades qu'il visitait et soignait jour et nuit, d'enthousiasme chrétien et pastoral. Son frère Édouard a mis en beaux vers un épisode de ce ministère provisoire.

Horace Monod ne fut pas moins béni, apprécié, encouragé, dans de courtes suffra-

gances qu'il fit à Vabre et à Viane (Noël 1884 et Pâques 1885). Le 26 avril 1885, il écrivait à sa fiancée : « Au fond, voyez-vous, c'est ma vie d'annoncer l'Évangile. Le jour où je n'en aurais plus la force, je n'aurais plus celle de vivre. »

En sortant de la Faculté, il accepta l'appel de l'Église de Saint-Jean-du-Gard, qui créa pour lui un poste de pasteur auxiliaire.

Il y exerça un ministère de deux années (1886-1888), après sa consécration à Marseille et son mariage avec M^{lle} Amélie Durand, fille de M. Alphonse Durand, pasteur à Montauban. A cette époque, passant moi-même mes vacances à Saint-Jean-du-Gard, j'ai eu le privilège de voir de près Horace Monod et d'avoir avec lui les rapports les plus affectueux et les plus fraternels. Comme il était aimé ! Comme il savait se faire comprendre de ces bons paysans cévenols ! Comme il remplissait le temple, l'un des plus vastes du Midi ! Comme il était appelé dans les maisons

pour les moindres incidents de la vie de famille ! Dans toute la région, sa parole était réclamée et recherchée ; plusieurs de nos fidèles de Nîmes n'ont point oublié ses prédications et ses conférences, qui excitaient un vif enthousiasme. Déjà cependant, le jeune pasteur fit connaissance avec l'épreuve, qui devait tenir tant de place dans sa vie ; il eut le grand chagrin de perdre son premier enfant.

En 1888, Horace Monod fut appelé à Lyon par la minorité évangélique de cette Église, comme pasteur suffragant. En 1891, il y devint pasteur auxiliaire, nommé par le Consistoire. Son ministère y dura quinze années : *Grande mortalis ævi spatium!* dit Tacite ; cela est surtout vrai pour une vie si courte. Années laborieuses et fécondes : si Saint-Jean-du-Gard avait été le printemps du ministère d'Horace Monod, Lyon en fut l'été, comme Paris devait en être l'automne. On peut juger par le sermon inséré dans le présent volume : « Adieux à l'Église de Lyon », de la force des liens

qui unissaient Horace Monod à ses paroissiens et à ses amis, des regrets que leur causa son départ et de ceux qu'il éprouva en les quittant. A Lyon comme à Saint-Jean, il laissait deux petites tombes. Deux fois il était devenu père, deux fois sa joie s'était changée en larmes. Son second enfant, Daniel, enfant d'une précocité étonnante, surtout au point de vue religieux, avait vécu assez pour être uni à ses parents par l'intimité la plus tendre. Après ce coup qu'il supporta avec une soumission et une douceur parfaites, Horace Monod resta le vaillant serviteur de Dieu que nous connaissons ; mais, humainement parlant, le temps de son bonheur était passé.

En 1903, notre ami, qui avait trois fois repoussé l'appel de l'Église de Paris, répondit affirmativement à un quatrième appel, émanant de la paroisse du Saint-Esprit. Il se donna de tout son cœur à ce nouveau et vaste ministère ; il y rencontra les mêmes sympathies, les mêmes encouragements qu'ailleurs ; mais ses forces étaient déjà bien

diminuées. L'hiver de 1907-1908 fut un douloureux, héroïque, mais imprudent combat contre une faiblesse physique de plus en plus manifeste. Le 28 mai, au sortir d'une dernière leçon de catéchumènes, survint une attaque d'hémiplégie, qui fut le commencement de la fin.

Avec des répits momentanés et avec des lueurs d'espérance qui bientôt disparurent tout à fait, l'agonie, on peut le dire, dura deux années. Après un séjour de quelques mois à Menton, Horace Monod désira se retirer à Marseille, « pour que l'homme meure, disait-il lui-même, où est né l'enfant ». C'est là, en effet, qu'après des souffrances croissantes, il rendit son âme à Dieu, en pleine paix, le 31 juillet 1910.

Peu avant de mourir, il prononça le nom de son cher Daniel : on eût dit qu'il le voyait et qu'il se sentait appelé par lui.

Selon le désir d'Horace Monod, ses obsèques eurent lieu à Lyon. Comme il l'avait exigé, elles eurent un caractère de simplicité extrême. Il avait défendu qu'on parlât de lui.

Celui qui écrit ces lignes et qui eut le douloureux privilège de prendre la parole en cette circonstance, doit reconnaître qu'il ne s'est pas senti lié d'une manière absolue par cette interdiction.

II

Bien mieux qu'un panégyrique, qu'Horace Monod aurait réprouvé avec énergie, les détails qui précèdent donnent une idée de ce qu'il fut comme chrétien. Il y a cependant un ou deux traits de son caractère que je tiens à relever. Horace Monod était de la forte race des hommes du Réveil. Il avait des convictions nettes, arrêtées, franchement orthodoxes. Par ce côté, comme par son genre d'éloquence, il fut, plus qu'aucun autre membre de sa famille peut-être, l'héritier spirituel d'Adolphe Monod. Il pouvait dire, il disait volontiers à ses auditeurs : « Je ne vous dirai pas : je pense, j'espère, je tiens pour probable, mais bien : je sais et je suis sûr. Je suis

sûr que vous êtes perdus par vos péchés; je suis sûr qu'il y a pour vous un salut gratuit et assuré en Jésus-Christ et par son sang rédempteur (1) ! » Une telle foi est assurément une grande force.

Mais, chez notre ami, la conséquence et comme l'envers de cette foi, c'était une attitude décidée, tranchante, intransigeante, si l'on veut, dans les questions ecclésiastiques et dogmatiques. Plusieurs lui en ont su mauvais gré; ils y ont vu peut-être un signe d'orgueil et de sécheresse d'âme. Ces suppositions seraient injustes, ces reproches mal fondés. Non, il n'y avait pas de sécheresse chez Horace Monod. Sa piété était fervente; son amour des âmes intense, on pourrait dire, passionné. Nous apprenons d'une confidence épistolaire de lui « qu'il ne prêchait jamais sans avoir prié plus d'une heure, quelquefois plusieurs heures,

(1) Ceci n'est pas une citation textuelle, mais un résumé de divers passages d'Horace Monod: « Sermon d'installation à Paris »; « Sermon sur la résurrection de Jésus-Christ », celui-ci inséré dans le présent volume.

pour demander à Dieu de le dépouiller de lui-même et de le revêtir de son message ». Ses sermons respirent un brûlant enthousiasme pour Jésus-Christ, en même temps qu'une tendre sympathie pour ceux qui souffrent.

Quant à l'orgueil, prétendre que les succès parfois si brillants d'Horace Monod n'aient jamais entraîné pour lui une tentation de ce genre, ce serait oublier qu'il était homme. On se souvient qu'Adolphe Monod, descendant de chaire, répondit à un complimenteur qui louait la beauté de son sermon : « Satan me l'avait dit avant vous. » Pourtant, en ce qui concerne Horace Monod, dans l'étude que je viens de faire de sa vie, rien ne m'a plus frappé que son humilité. C'est à peine s'il aperçoit ses talents; il croit être « le serviteur qui n'en a reçu qu'un seul ». Il écrit, étant encore étudiant : « Je n'ai aucun don naturel, aucune qualité, aucun privilège, et c'est au prix d'efforts lents et laborieux jusqu'à en être douloureux, que j'arrive à

donner à des idées très ordinaires une forme un peu vive (¹). » Et, quand la fin (combien douloureuse!) de son activité est venue, quand il a fallu écrire au Conseil presbytéral de l'Église du Saint-Esprit cette lettre de démission qui lui a tant coûté, comme on lui représentait que, s'il était ainsi brisé avant le temps, c'était pour s'être donné sans compter, il répondit : « Je voudrais mériter ce témoignage. Laissez-moi plutôt m'écrier : Seigneur Jésus, aie pitié de moi ! »

III

C'est sans doute par humilité encore, et aussi en vertu du souci de la perfection qui lui était commun avec son oncle Adolphe Monod, qu'Horace Monod s'est opposé, d'une façon générale, à ce qu'on publiât ses sermons après sa mort et n'a fait grâce qu'à sept d'entre eux. Franche-

(¹) Page 328 du présent volume.

ment, je regrette cet arrêt; j'irai même jusqu'à dire que je le désapprouve. Nous sommes, en général; des juges médiocres de nos propres œuvres. En condamnant à l'oubli la plus grande partie des siennes, Horace Monod s'exposait à priver l'Église, qu'il a si fidèlement servie, d'une richesse et d'un bienfait. Je me demande même s'il n'a pas excédé son droit. A mon avis, notre droit de propriété meurt avec nous, ou du moins il s'épuise dans l'acte testamentaire et dans ses conséquences immédiates.

Recommandons à nos survivants, en fait de publications posthumes, beaucoup de discrétion, de sobriété, de sévérité même; mais, cela fait, laissons-les disposer, selon leurs lumières et leur conscience, de notre bagage littéraire comme de tout le reste. Je ne sais si les éditeurs du présent ouvrage n'ont pas dépassé quelque peu les instructions et les intentions d'Horace Monod, en joignant aux sept sermons épargnés ou tolérés par lui des fragments

parfois assez étendus de plusieurs autres ; mais s'ils l'ont fait, je les en loue hardiment. Et je les louerai encore, si l'accueil fait par le public à ces sermons les décide plus tard à faire de nouveaux emprunts aux documents dont ils restent dépositaires.

Le petit nombre de sermons complets livrés aujourd'hui à la publicité, peut déjà faire penser que ceux-ci ne suffisent guère à donner une idée complète d'Horace Monod comme prédicateur. Il y a encore pour cela une autre raison, c'est que l'action, — la partie principale de l'éloquence, au jugement de Démosthènes, — était peut-être ce qu'il y avait de plus remarquable chez notre regretté ami. Sa voix belle, grave, profonde, sa diction parfaite, ses gestes toujours justes, contribuaient beaucoup à fortifier l'impression que produisait sa parole.

N'exagérons rien cependant. Si les lecteurs d'Horace Monod ne sont pas tout à fait aussi privilégiés que le furent ses

auditeurs, ils n'en trouveront pas moins, en abondance, dans les pages qui leur sont offertes, de quoi admirer et, ce qui vaut mieux, de quoi s'instruire et s'édifier : exposition claire et ferme des vérités du salut, toujours accompagnée d'une émotion et d'une chaleur communicatives ; récits pleins de vie où l'auteur a su habilement mettre à profit les moindres traits de la narration évangélique et parfois la compléter par d'ingénieuses hypothèses ; apologie vigoureuse, comme dans le sermon sur la résurrection de Jésus-Christ, où le prédicateur a trouvé moyen de rajeunir une démonstration si souvent faite ; études morales pénétrantes, comme celle de la puissance et du progrès du mal chez le malheureux Judas ; exhortations et appels, en particulier ceux adressés aux catéchumènes, si émouvants parfois, qu'ils paraissent irrésistibles ; trésors d'expérience chrétienne, notamment dans les sermons : « Il m'est bon d'avoir été affligé » et « Ma grâce te suffit ».

Ce dernier sermon est, à mon avis, le plus beau de tout le recueil. On m'a raconté qu'Horace Monod se le fit lire sur son lit de maladie et de mort, et vraiment, je n'en connais point qui soit mieux approprié aux besoins des enfants de Dieu dans l'épreuve, et plus propre à les consoler. Ce fonds d'idées si évangélique est revêtu d'un style d'une pureté classique et irréprochable, illustré par des images peu nombreuses, mais parfois frappantes. Telle est (p. 208) la comparaison de la vie humaine avec un chemin qui va en cercle, qui part de Dieu, a l'air de s'éloigner de Lui, mais finalement retourne vers Lui, — vers Lui comme Juge, sinon comme Sauveur !

En somme, le livre que nous avons essayé de caractériser fait surtout connaître Horace Monod comme *chrétien*, comme *catéchiste* et comme *consolateur des affligés*. Nous ne revenons pas sur ce que nous avons dit de son caractère chrétien. Quant à sa prédilection pour l'instruction caté-

chétique, elle ressort de ce fait (entre plusieurs autres) que deux des sermons dont il a autorisé la publication ont été prononcés pour des réceptions de catéchumènes. Il a possédé cet art (difficile et rare!) de *suivre* ses catéchumènes après leur admission et de maintenir le lien qui les attachait à lui et au Seigneur. A cet effet, il fonda à Paris une association d'anciens catéchumènes (la « Ruche »), qui lui a survécu, et qui, aussitôt après sa mort, lui a rendu un spontané et touchant hommage.

Plusieurs des lettres d'Horace Monod, qui forment comme un appendice aux sermons et fragments de sermons, ont été adressées à des catéchumènes. Elles sont un émouvant témoignage de l'affection qu'Horace Monod éprouvait pour ses catéchumènes ainsi que des hautes aspirations religieuses et morales qu'il avait su leur inspirer et qu'il savait entretenir chez eux.

Deux des sept sermons intégralement

publiés s'adressent spécialement aux affligés. Mais, dans les autres discours aussi, la pensée de la souffrance sainte et sanctifiante revient fréquemment. On peut dire que c'était l'idée favorite d'Horace Monod. Sa vie en a été un commentaire non moins éloquent que ses discours.

C.-E. BABUT.

Nîmes, 16 juillet 1911.
